

LES ECHOS DE SAINT-MAURICE

Edition numérique

Joseph MORAND

Le mal des pauvres : II, III, IV

Dans *Echos de Saint-Maurice*, 1901, tome 2, p. 330-338

© Abbaye de Saint-Maurice 2010

Le mal des pauvres

II

— Sache, mon ami, disait à Gil-Blas l'illustrissime et savantissime docteur Sangrado de Valladolid, sache qu'il ne faut que saigner et boire de l'eau chaude : voilà le secret de guérir toutes les maladies du monde.

Or en l'an de grâce 1839, le docteur Claivaz, disciple attardé de Sangrado, appliquait encore sa méthode avec une conscience et une foi imperturbables.

Lorsqu'un beau jour, jugeant que les affaires de son canton étaient assez malades pour nécessiter l'intervention d'un homme de l'art, il se fût lancé dans la politique, et qu'une petite révolution lui eût donné accès au gouvernement de son petit pays, il se montra si résolument novateur et partit en guerre avec tant d'impétuosité contre l'ancien état de choses, qu'il n'hésita pas à sacrifier sur l'autel de ses convictions, comme on disait alors, de vieilles et précieuses amitiés. Il alla jusqu'à se brouiller avec le prévôt et les

religieux du Saint-Bernard auxquels, dans ses vastes projets de réforme économique, il aurait voulu assigner pour tout revenu la pêche du lac qui baigne les murs de l'hospice, deux mois de l'année !

Mais pour le quart d'heure, notre médecin n'avait rien d'un réformateur ou d'un révolutionnaire et sa science était coiffée tour à tour du sombrero castillan et de la perruque de M. Purgon. Contre tous les maux sortis de la boîte de Pandore et au besoin, contre l'enfer lui-même, il prenait une arme unique : sa lancette.

Il est vrai qu'en l'occurrence, cette arme fut terrible, mais terrible pour ses patients !

Ils furent saignés à plusieurs reprises, avec opiniâtreté, avec acharnement ; c'était un véritable duel engagé entre la fièvre et le docteur qui eut le dessus de la façon la plus malheureuse. La fièvre et ses victimes que l'anémie cérébrale ne tardait pas à gagner, s'en allèrent ensemble. Le malade s'épuisait en bâillements convulsifs et répétés ; une pâleur extrême - le crépuscule de la tombe - l'envahissait progressivement et il s'éteignait dans un dernier spasme, avec un râle à peine perceptible.

C'est ainsi que moururent le sacristain, puis un troisième religieux, précédant de quelques heures dans l'éternité un domestique et une servante.

Bref ! bien qu'il prodigât ses soins à des religieux et qu'il fût dans un couvent, le docteur Claivaz y perdait son latin.

Lorsqu'un médecin ne sait plus à quel saint se vouer, il propose généralement une consultation : c'est une manière de donner sa langue aux chiens.

Si la consultation ne sauve pas le malade, elle sauve du moins la réputation du médecin.

Mais c'est vainement que le docteur Claivaz s'adjoignit un confrère de Martigny, ancien chirurgien-major au service de Rome, dont l'expérience des fièvres paludéennes et de la malaria se trouva, cette fois, singulièrement prise au dépourvu et ne lui fut d'aucun secours.

En procédant à l'autopsie des cinq cadavres, nos praticiens remarquèrent des caillots noirâtres et fétides, ressemblant à de la suie délayée ou poisseux comme du goudron, ce qui inclina le second docteur à y reconnaître les traces d'un empoisonnement collectif.

— Vos sorciers sont de vulgaires empoisonneurs, affirma-t-il avec certitude, c'est du gibier de potence et rien de plus !

Il était inadmissible pour lui qu'un mal ordinaire eût pu causer dans l'organisme humain autant de ravage en si peu de temps, car tous ces malheureux paraissaient avoir été consumés par un feu intérieur, tel des vases dont le contenu viendrait à s'enflammer. L'étrange nasillement du clavendier provenait de la perforation de la cloison du nez, tandis que chez d'autres, l'ulcération avait rongé les cordes vocales : de là l'aphonie, ou crevé la membrane du tympan : de là une complète surdité.

Et de tous ces visages sur lesquels se lisait encore une indicible angoisse, de toutes ces bouches bleuies et convulsées par d'inexprimables tortures, semblait, s'exhaler le même gémissement, la même plainte :

- Hélas ! nous avons assez souffert pour mourir vingt fois !

III

Qu'était-ce que ces vagabonds, auteurs volontaires ou inconscients du fléau, ces mendiants qui, à n'en point douter, avaient au lendemain de ce tragique Mardi Gras, laissé à leurs bienfaiteurs un si funeste souvenir de leur passage ? D'où sortaient-ils ? On l'ignore.

Ils arrivaient d'Italie et parlaient un jargon qui se rapprochait du dialecte des vallées vaudoises du Piémont, mais les archives de Turin, très riches en causes criminelles dont les sorciers et les empoisonneurs publics ont été jusque dans notre siècle les sinistres acteurs, ne mentionnent aucunement ce nom de Battianets, d'une origine également mystérieuse, sous lequel ils sont connus.

Où se rendaient-ils ? Ils ne le savaient probablement pas eux-mêmes.

Ils allaient devant eux, sans trêve ni repos, poussés par une force invincible, comme un troupeau que harcèle le chien du pasteur, indifférents à tout, insensibles aux rigueurs de la saison et mordant à peine au pain qu'on leur jetait. Il semblerait que ces misérables n'éprouvassent qu'un désir : celui d'approcher le plus grand nombre de gens et de nuire le plus possible, car il est peu de villages ou de hameaux, dans les vallées qui avoisinent le Grand-Saint-Bernard, où leur présence n'ait été signalée par quelque décès, peu de maisons dans ces villages qui n'aient reçu la visite de ces redoutables pauvres, vrais héraults de la mort.

Hommes et femmes appartenaient à la même famille, mais ils s'étaient, dit-on, attaché par les sortilèges

une jeune fille d'aspect moins sordide et remarquablement belle, qu'ils traînaient à leur suite.

Avant de quitter l'hospice du Saint-Bernard, le vieux qui avait l'air d'être le père ou le chef de la bande, était entré à la chapelle, en rasant les murs comme quelqu'un qui craint d'être surpris. Là, tirant de dessous ses haillons deux bouts de cierges encrassés, qu'il alluma à la lampe du chœur, il se mit à genoux devant l'autel de Saint Bernard de Menthon, en présentant l'un des cierges à l'image du saint et l'autre au démon vaincu et enchaîné que le bienheureux archidiacre foule aux pieds. Et comme le novice préposé à la garde de la chapelle, voulait s'opposer à cette pratique abominable :

— On a souvent plus besoin du valet que du maître, avait répondu l'étrange paroissien, sans se laisser distraire de son oraison sacrilège.

L'exemple donné par le saint fondateur de l'hospice du Mont-Joux a été fécond ; de nombreux rameaux se sont greffés sur cet arbre tant de fois séculaire et qui porte encore de si beaux fruits de charité. La route qui conduit au Saint-Bernard est jalonnée d'établissements de bienfaisance, hôpitaux, hospices ou refuges, fondés au cours des âges, par les philanthropes dont aucune académie ne prononce l'éloge et dans l'unique but d'accomplir à perpétuité cette œuvre chrétienne de miséricorde : secourir les pauvres voyageurs.

Les Battianets qui du Saint-Bernard étaient descendus sur le versant suisse, furent donc hébergés à l'hôpital de Bourg-Saint-Pierre et ne s'y arrêtrèrent guère plus d'un jour, mais à l'heure qu'il est, on se rappelle encore d'eux dans le village.

L'intendant de l'hôpital qui, par parenthèse, était affligé du sobriquet assez grotesque de Jean de Der-ray, fut leur première victime ; trois autres personnes furent emportées presque subitement. Plusieurs se trouvèrent à deux doigts de la mort et eurent une convalescence longue et pénible. Celui-ci avait à peu près perdu la vue ; celui-là l'ouïe ou l'usage de la parole ; d'aucuns restèrent longtemps hébétés, stupides et presque tous furent atteints de calvitie.

Nos médecins ne furent pas plus heureux à Bourg-Saint-Pierre qu'au Grand-Saint-Bernard et leur position devint même fort critique. Dans un de ces moments de panique et d'égarement qui ne sont pas rares de nos jours en Espagne et en Italie, lorsqu'éclate une épidémie meurtrière, les paysans affolés s'en prirent à eux et menacèrent de leur faire un mauvais parti. Il furent bel et bien contraints de se dérober au ressentiment populaire et c'est avec une cuisante ironie que ces propres paroles durent tinter aux oreilles du docteur Claivaz :

— Si le diable s'en mêle, nous nous mettrons à deux pour le chasser et il n'a qu'à se bien tenir !

IV

De bourgades en bourgades, de portes en portes les Battianets gagnèrent la plaine.

Ils s'acheminaient vers Martigny la nuit même que le prévôt et le docteur s'étaient mis en route pour le Saint-Bernard, et le lecteur n'aura pas oublié que leur rencontre inopinée, près du tunnel de la Monnaie, avait rempli d'une égale frayeur le cocher et son cheval.

A Martigny, ils tinrent une sorte de conseil de guerre et se partagèrent la région. Dans l'espace d'un mois, le district tout entier était infecté du *mal des pauvres*, et bientôt la contagion s'étendait jusqu'à Saint-Maurice et à Sierre, d'où ses propagateurs étaient refoulés par la gendarmerie.

Il faut interroger les vieillards, qui s'en souviennent comme d'hier, pour avoir une idée de l'affreux cauchemar qui pesa ce printemps-là, sur une partie du Bas-Valais. On ne vivait plus.

Ces Battianets à qui l'on attribuait, à tort ou à raison, le pouvoir fort inquiétant d'expédier des familles entières dans l'autre monde, avaient semé un tel effroi sur leur passage, qu'il n'est pas étonnant que sous l'empire d'une peur irréfléchie, les montagnards de la vallée du Trient se soient livrés à de sanglantes représailles contre ceux qu'ils rendaient responsables de calamités sans nom, et qu'ils aient cru bien faire d'en débarrasser le pays.

Les histoires les plus extraordinaires circulaient à leur sujet.

On racontait, par exemple, que le soir de mercredi-saint, une femme Moret, de Ravoire, était assise sur le seuil de son chalet et devisait gaîment avec un voisin surnommé Pistolet, lorsqu'un grand escogriffe se dressa tout à coup devant eux et demanda un gîte pour la nuit.

— Les hommes de votre taille devraient dormir debout, répondit en plaisantant Pistolet ; la vallée n'est ni assez longue, ni assez large pour qu'ils puissent s'y étendre à leur aise !

Et sa commère qui était d'humeur enjouée, partit d'un franc éclat de rire. L'inconnu s'éloigna en

marmonnant, puis se retournant tout-à-coup vers le couple ;

- Hé, la mère! cria-t-il à la femme, tu ne riras pas le jour de Pâques, à cette heure. Quant à toi, ajouta-t il en s'adressant à l'homme, tu as vraiment de la chance que tes vêtements soient cousus avec du fil béni à la messe de Sainte Agathe...

Et selon la prédiction du Battianet - car c'en était un - le jour de Pâques, à l'heure dite, cette femme était morte.

A Salvan, des enfants avaient aperçu une de leurs femmes se baisser sur la route poudreuse, ramasser un peu de poussière dans le creux de sa main et la jeter au vent, en prononçant une formule abracadabresque. Ensuite de quoi le *mal des pauvres* avait décimé ce charmant village, et - ce qui fut bien plus sensible aux Salvanains qui se tiennent pour les gens les plus malins de la terre - rendu tout à fait idiot un de leurs ressortissants. On le baptisa Jean-du-Bacon.

En quittant Fins-Haut où personne n'avait consenti à les loger, on les avait entendu maudire par trois fois le village et ses habitants, et la semaine ne s'était pas écoulée, qu'une moitié de la paroisse était occupée à soigner l'autre.

Ils s'attaquaient également aux bêtes. Non loin de Sierre, dans une ferme appelée Lécortchiaz, ils avaient tari le pis de toutes les vaches et donné la morve à un cheval; à Saint-Léonhard, un chien qu'ils avaient caressé était devenu subitement enragé. A Ardon, sur un signe des Battianets, toute une bergerie de moutons s'était précipitée dans les gorges de la Lizerne.

Enfin partout, partout, sur le bon plaisir de ces

truands, les gens mouraient comme des mouches, et le pays se peuplait d'orphelins.

A Martigny, où tous les hameaux environnants venaient ensevelir leurs morts, on renonça par mesure de prudence à porter les cercueils à l'église et cette sorte d'interdit, qui frappait les restes des victimes de ces sorciers, accentua le caractère surnaturel et diabolique de l'épidémie.

On accusa d'autre part les Battianets d'avoir incendié plusieurs granges, puis à cause d'eux, la foire d'avril n'eut pas lieu, ce qui combla la mesure.

(A suivre.)

J. MORAND.